



HAL
open science

Bastides and cabanons

Jean-Claude Chamboredon

► **To cite this version:**

Jean-Claude Chamboredon. Bastides and cabanons. Enquête: anthropologie, histoire, sociologie, 1996, La ville des sciences sociales, 4, pp.153-158. 10.4000/enquete.843 . halshs-03192412

HAL Id: halshs-03192412

<https://shs.hal.science/halshs-03192412>

Submitted on 23 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bastides et cabanons

Bastides and cabanons

Jean-Claude Chamboredon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/enquete/843>

DOI : 10.4000/enquete.843

ISSN : 1953-809X

Éditeur :

Cercom, Éditions Parenthèses

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1996

Pagination : 153-158

Référence électronique

Jean-Claude Chamboredon, « Bastides et cabanons », *Enquête* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 12 juillet 2013, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/enquete/843> ; DOI : 10.4000/enquete.843

Bastides et cabanons

Bastides and cabanons

Jean-Claude Chamboredon

« O saisons, ô châteaux »

Bastides, bastidons, cabanons

« Veni de la Bastido : aï gès de papiè »

(J. Méry, *La chasse aux chastres*)

« A Vitrolo que nou ven veire à la bastido
es segu dé nou fa gaou é d'estre ben reçu. »

...(A Paris)...« L'anan touto la barcado dou
casteou. »

(V. Gelu, *Nouvè Grané*)

- 1 Les bastides marseillaises, c'est d'abord un regard sur la ville et son territoire, depuis la Viste, la bien nommée, sur la route qui conduit d'Aix à Marseille. « À droite, c'est la mer, et toute la contrée qui environne Marseille, sur la gauche, au bas des rocs, est couverte de petites maisons de campagne d'une éclatante blancheur, qu'on appelle bastides. Je crois qu'on pourrait bien en compter quatre ou cinq mille¹. »
- 2 Un panorama qui a une histoire – dans les textes et les tableaux – et dont on peut suivre la constitution et la fixation comme une image photographique naissant dans le bain du révélateur, puis l'effacement progressif, ces moments de l'histoire iconographique de la campagne marseillaise étant liés eux-mêmes à l'évolution de l'occupation du territoire, de l'aménagement et de l'urbanisation.
- 3 Dès le XVII^e siècle, la bastide apparaît régulièrement dans les descriptions des voyageurs et, très tôt aussi, une estimation qui va vite se fixer autour de quelques chiffres quasi mythiques (5 000, 10 000 ; 20 000 plus tard) du fait même de l'assimilation, sous le même terme, des plus petites maisons de campagne aux plus grandes bastides.
- 4 Soit l'abbé Papon, oratorien érudit, bon connaisseur de Marseille et auteur d'un *Voyage littéraire de Provence* paru à la fin du XVIII^e siècle : « L'on arrive à la Viste d'où l'on découvre la mer, la ville et la campagne. Les rayons (du soleil) [...] laissent voir dans leur vrai jour

des bateaux épars qui vont chercher de quoi fournir au luxe de la table, et les vaisseaux qui partent pour l'Amérique, l'Italie ou le Levant, ou qui en arrivent. La ville est sur le bord de la mer, au bas d'une montagne [...]. La campagne couverte de vignes et d'oliviers dans sa plus grande étendue, arrosée dans toute sa longueur par une rivière sur les bords de laquelle règnent des jardins et des prairies, se prolonge au levant dans un espace d'environ cinq lieues de circonférence. Il y a plus de cinq mille maisons de campagne, placées à une petite distance les unes des autres qui se détachent sur fond du tableau par leur blancheur, et font un effet merveilleux sur cette verdure dont la terre est couverte huit mois de l'année². »

- 5 Il y a là un point de vue obligé sur la ville pour tout voyageur. Il se fixera comme un moment de la description de l'approche de la ville, comme lieu rhétorique des Voyages et des Guides. Au point que l'agacement même du voyageur agronome anglais Arthur Young, qui se refuse, dans sa description de Marseille, à reprendre ce qui est devenu un lieu commun de la narration touristique, révèle la précoce fixation de cette image : « Quel peintre décevant que l'imagination ! J'ai lu je ne sais quelles exagérations sur les bastides [en français dans le texte] des environs de Marseille, que l'on compterait non par centaines, mais par milliers, avec des anecdotes sur Louis XIV qui a accru leur nombre d'une unité en bâtissant une citadelle. J'ai vu d'autres villes en France où les maisons de campagne sont plus nombreuses, et les environs de Montpellier, qui n'a pas de commerce extérieur, sont aussi bien ornés que ceux de Marseille, bien que Montpellier n'ait rien d'extraordinaire. La vue de Marseille, quand on en approche, n'est pas frappante³. »
- 6 Si l'âge d'or de la « bastide » couvre le XVIII^e et le XIX^e siècle, cette période voit quelques variations – outre le simple accroissement des maisons de campagne au rythme des progrès de la population et de l'urbanisation⁴. C'est d'abord la rupture marquée par l'arrivée à Marseille au milieu du XIX^e siècle des eaux de la Durance, qui permettent notamment une transformation paysagère de nombreuses bastides (bassins, cascades, prairies ; le parc à l'anglaise parmi les rochers blancs, en lieu et place des terres sèches d'avant, que certains regrettent, tels Théophile Gautier, déplorant cette invasion du vert épinard). C'est ensuite le tournant lié au développement portuaire – création des bassins de la Joliette, extension du port, développement d'une ceinture industrielle en arrière de ce port (à partir du milieu du siècle aussi). Il s'ensuit un déplacement de l'attention vers la mer et le port – et l'au-delà colonial de cet horizon – aux dépens de la campagne, une occultation relative du paysage agreste qui orne la ville ou, mieux, où la ville se disperse et se dilue. Elisée Reclus, géographe et auteur de guides touristiques, à la fin du XIX^e siècle, dans un traité de géographie où il s'interdit sans doute les excès du pittoresque, est très bref pour signaler le panorama tant célébré par d'autres (« En franchissant au nord de Marseille la colline de la Viste, si bien nommée à cause de l'admirable panorama du port et de la rade, on descend dans le bassin de l'Arc⁵ ») et met l'accent, à l'intérieur de celui-ci, sur le port et sur la côte. Deux différences sont à noter par rapport aux descriptions classiques : l'itinéraire va de Marseille à Aix, et non l'inverse, dans le sens du voyage depuis Paris, comme le plus souvent ; le panorama signalé fait plus de place à la mer et aux installations portuaires (avec leur ceinture industrielle) qu'au terroir marseillais (*terradou*) et à ses bastides. Transformation réelle du paysage et déplacement de l'attention, auparavant mieux partagée entre terre et mer, se combinent pour expliquer ces glissements de l'image établie au XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Il y a donc une historicité du regard touristique inscrite dans sa stéréotypie, mais cette historicité est pénétrée aussi des mouvements de l'histoire du paysage et de son aménagement.

- 7 La bastide n'est pas une spécificité marseillaise ; Aix – où on pourra aller voir terrasses, allées de buis, pinèdes et tèses de la bastide de la Gaude, aux Pinchinats, pour faire la comparaison avec la bastide Saint-Joseph à Marseille ; Avignon, La Ciotat, Toulon ont les leurs, et Arthur Young admire sans réserve le panorama de Toulon depuis la mer : « La ville, les vaisseaux, la haute montagne, qui s'élève directement au-dessus d'eux, les hauteurs couvertes de plantations et partout parsemées de bastides, tout concourt à former un coup d'œil impressionnant⁶. ». Mais, avec le temps, cette architecture s'affirme à mesure que se fixent les topoi de la description paysagère, que s'accroît l'attention au style de vie dont elle est le cadre (dans la bourgeoisie et la petite-bourgeoisie – on reviendra sur cette ambiguïté sociale), comme un trait propre au terroir marseillais que l'on observe ou dont, après le milieu du XIX^e siècle schématiquement, on recherche avec nostalgie les traces dans le paysage.
- 8 Deux traits spécifiques, et en apparence opposés, du terroir marseillais ont contribué à cette assimilation marseillaise de la bastide : exiguïté (à l'échelle régionale) du bassin entouré de chaînes montagneuses où se déploie la ville ; extension du territoire communal (occupé par une urbanisation peu dense – un observateur du début du XX^e siècle, Ardouin-Dumazet, parle de « ces campagnes [où] des centres de population se sont créés sur toutes les routes, à toutes les croisées des chemins, formant une banlieue surpeuplée⁷ »). Un autre trait, relatif celui-là au contraste entre Marseille et les autres villes de la région, est que l'évolution de la bastide a été, à Marseille, plus rapide et plus diverse, la forme bastidaire restant ailleurs plus proche de celle de l'âge d'or, dans une immobilisation aristocratique et grande-bourgeoise (comme à Aix) ou, plus près de la Côte d'Azur, se fondant dans la forme superposée de la villa, cadre de la villégiature touristique.
- 9 À Marseille, en effet, plus vite qu'ailleurs, la bastide se diffuse et se démocratise, passant du monde bourgeois au monde petit-bourgeois, voire populaire. Victor Gelu, témoin de sensibilité radicale et socialiste et anticapitaliste, l'a noté dès le milieu du XIX^e siècle : « En 1851, ces lieux enchanteurs n'étaient déjà plus guère que des tentes de campement. Les terroirs étaient divisés et vendus par lots comme emplacements à bâtir [...] la vue de ces campagnes naguère si riantes, aujourd'hui éventrées par nécessité par les vandales du brocantage immobilier pour faire place le plus souvent à des fondrières méphitiques, à des fabriques malsaines, à de sordides ruelles, à de misérables cabanons de voyous m'a toujours serré le cœur⁸. » Entamées (mais pas dans toutes les parties du territoire) par des voies de communication (particulièrement le chemin de fer), gagnées par les installations industrielles (fabriques de soude...) ou les carrières, loties, les bastides cèdent la place à l'invasion des cabanons... Elles continueront à fournir des réserves foncières, jusqu'aux années soixante, la construction des résidences de luxe ou de demi-luxe ici, des HLM là (sous le béton, la pinède...), prenant le relais des maisons basses (résidences des immigrés de la seconde moitié du XIX^e siècle) et des cabanons ; à la notable exception de celles qui, gardées par des propriétaires plus fortunés ou devenues propriétés publiques (le château Borély), maintiendront des lambeaux de parc dans le paysage urbain marseillais.
- 10 Mais la bastide n'est pas seulement un paysage ; c'est aussi un style de vie, socialement situé, comme l'opposition de la bastide et du cabanon nous le montre ; c'est encore, en deçà, un rapport social que le sens du terme et le champ sémantique dans lequel il s'inscrit indiquent. La bastide (nom générique du domaine) se définit par l'union de la maison du maître (château ou maison bourgeoise) et des bâtiments d'exploitation occupés

par une domesticité paysanne, préposée à l'exploitation du domaine. Mais *bastido* en provençal, désigne aussi bien la maison de campagne, la villa, que la ferme ; le bastidan, c'est le campagnard qui habite une bastide (par opposition d'une part aux maîtres, d'autre part aux gens du village, paysans aussi, en habitat aggloméré) (on verra là-dessus Frédéric Mistral, *Lou Tresor dou Felibrige*, aussi bien que Victor Gelu cité en exergue). Les bastides bourgeoises (parfois issues de propriétés aristocratiques rachetées par des armateurs ou des négociants ; parfois constituées par achats successifs de terres voisines) sont donc des domaines comportant une ou plusieurs exploitations paysannes et une domesticité. Leur importance économique a été notée. Leur fonction sociale est tout aussi importante. Paradis social des rapports patriarcaux avec une domesticité et une dépendance, objet d'une gestion patrimoniale (à l'image de l'ancienne économie du domaine rural latin), pourvoyeuse de revenus et de produits destinés à l'autoconsommation (fruits, vin, huile, volailles, gibier), ce n'est pas seulement la retraite de loisir de la saison d'été. C'est l'espace social second de la bourgeoisie marseillaise, scène sociale complémentaire de la scène sociale urbaine. On passe de la Bourse à la bastide comme on circulerait du capitalisme libéral à la gestion patrimoniale, d'Adam Smith à Xénophon ou à Varron. La multilocalité résidentielle, support d'une double vie sociale, a pu prendre des formes très diverses dans les classes dirigeantes (qu'on pense à la *gentry* anglaise), mais la forme marseillaise a ceci de particulier qu'elle se réalise dans deux espaces proches. Est-ce à ce dédoublement résidentiel et aux attraits de l'existence bastidaire qu'il faut attribuer un certain type de rapport à l'au-delà colonial (rareté relative des voyageurs, explorateurs et spéculateurs, parmi la bourgeoisie négociante et marchande marseillaise : Rimbaud, ardennais, vient mourir à Marseille mais rares sont les Marseillais grands voyageurs, négociants et acheteurs coloniaux qui sont allés comme lui spéculer et commercer au Harar et à Aden) et aussi un certain type de rapport à l'univers urbain ? (On a souvent noté les hésitations et les limites de l'investissement sur l'embellissement de la cité, la timide haussmannisation marseillaise.)

- 11 L'image sociale de l'univers bastidaire s'infléchira à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle : la maison de campagne du petit-bourgeois marseillais fournit les traits principaux du stéréotype littéraire en voie de constitution dans la littérature pittoresque provençaliste. Joseph Méry notamment dans *La chasse aux chastres*⁹, histoire d'une partie de chasse dans une maison de campagne qui dégénère en pérégrination picaresque le long de la côte méditerranéenne, fixe certains de ces traits. La diffusion petite-bourgeoise et populaire de la résidence secondaire de loisir ne fait pas disparaître les grandes bastides bourgeoises, mais elle en viendra à les occulter, particulièrement avec le succès des images sociales du cabanon portées par la chanson, l'opérette et la comédie, puis le cinéma. La différenciation sociale de ces habitations n'échappe pas à l'observateur attentif qu'est Ardouin-Dumazet : « Le riche commerçant possède une somptueuse habitation dans la verdoyante et fraîche vallée de l'Huveaune ou sur les pentes transformées de la Corniche : le petit-bourgeois, le boutiquier, le commis se contentent du cabanon. [...] Le cabanon a pour supérieur la bastide, déjà une sorte de villa, avec quelques arbres et parfois un peu de verdure, grâce au canal de la Durance¹⁰. » Cette différenciation, atténuée par le triomphe du cabanon petit-bourgeois et populaire (et lui-même de formes variées, maritime ou campagnard) ne dégénérera pas en lutte sociale (lutte des cases ?) mais s'estompera dans le mythe bastidaire, image unitaire de la retraite campagnarde, espace de loisir pratiqué par tous. L'image de Marseille comme ville populaire est à l'œuvre dans cette image unifiée et réconciliante. « *O fortunatos nimium*

agricolas » aurait pu écrire un Virgile marseillais en pensant à tous ces paysans du dimanche, du négociant à l'ouvrier en passant par le maître portefaix.

NOTES

1. Stendhal, *Mémoires d'un touriste* [1838], Paris, La Découverte, 1981 ; dans son *Voyage dans le Midi*, Paris, La Découverte, III, 1981, p. 151, le témoignage de Stendhal diffère légèrement : « Il y en a bien cinq à six mille dans les environs de Marseille. De tous côtés, on voit ces petites maisons d'une blancheur éclatante qui se détachent sur la verdure pâle des oliviers. »
 2. Abbé J.-P. Papon, *Voyage littéraire de Provence*, Paris, Barrois, 1780 ; 2^e éd., Paris, Moutard, 1787, t. 1, p. 236-237.
 3. A. Young, *Voyage en France pendant les années 1787-1788-1789, entrepris plus particulièrement pour s'assurer de l'état de l'agriculture, des richesses, des ressources et de la prospérité de cette nation* [1793], Paris, Buisson, 1794, t. 2, p. 64.
 4. Cf. M. Roncayolo, « La ville de la campagne », in *Marseille. Les territoires du temps*, Paris, Éditions locales de France, 1996, p. 37-45.
 5. E. Reclus, *L'Homme et la terre*, Paris, La Découverte, 1982.
 6. A. Young, *op. cit.*, p. 81.
 7. V. E. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France. La Provence maritime*, Paris, 1898.
 8. V. Gélou, *Marseille au XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1971, p. 335-336.
 9. J. Méry, *La chasse aux chastres*, Paris, M. Levy, 1860.
 10. V. E. Ardouin-Dumazet, *op. cit.*
-

RÉSUMÉS

Dans l'histoire iconographique de la campagne marseillaise, comme dans celle du regard du voyageur sur Marseille et ses environs, *bastides* et *cabanons* occupent une place centrale, jusqu'à ce que les aménagements du port déplacent l'attention vers la mer, à partir du milieu du XIX^e siècle. C'est que les *bastides*, dans leur multitude, semblent caractériser fortement les rapports de Marseille à son terroir, c'est, plus encore, que les *bastides* — sorte de ville à la campagne — sont à Marseille inséparables d'un mode de vie urbain, tant bourgeois que populaire.

In the iconographical history of the marseillais countryside, as in that of the traveller's gaze on Marseilles and its outskirts, *bastides* and *cabanons* occupy a central place, till the middle of the nineteenth century when the planning of the port shifts attention towards the sea. *Bastides*, by their numbers seem to characterize Marseille's relationship with its soil. A kind of city in the countryside, *bastides* are inseparable in Marseilles from a way of urban life, as much bourgeois as popular.

AUTEUR

JEAN-CLAUDE CHAMBOREDON

Jean-Claude Chamboredon (EHESS) travaille à la fois sur la sociologie de la socialisation, sur l'histoire des sciences sociales (il s'intéresse particulièrement au durkheimisme) et sur la sociologie des cultures urbaines (à travers les modes d'articulation des pratiques sociales à la diversité des ressorts territoriaux). On lui doit également plusieurs contributions à l'histoire sociale de l'art. Il a notamment publié : *Le métier de sociologue* [1968] (avec J.-C. Passeron et P. Bourdieu), Paris, EHESS-Mouton, 4^e éd., 1983, et a collaboré à *l'Histoire de la France urbaine*, Paris, Seuil, t. 5, 1985.